



AVEC L'AUDACE DU RÉALISME

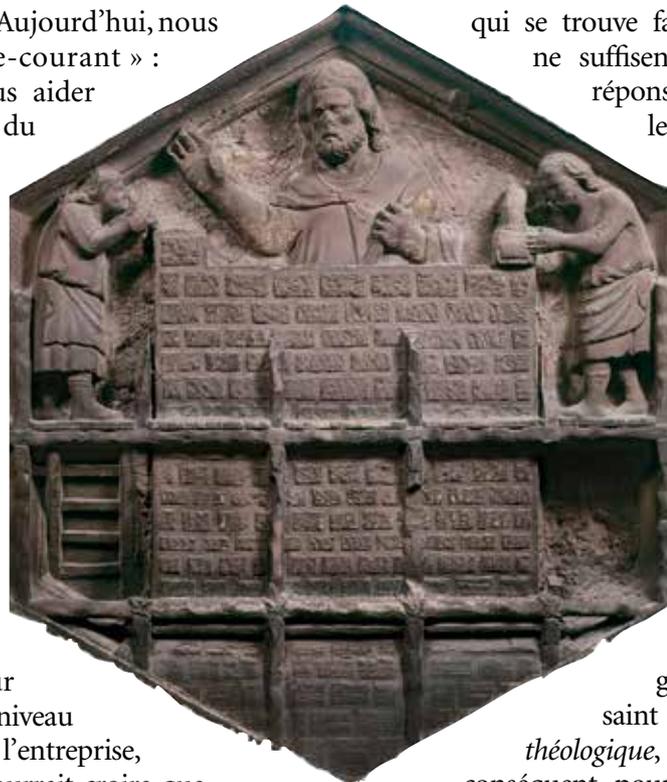
par Julián Carrón

Notes du dialogue tenu lors de l'Assemblée générale de la Compagnie des Œuvres.
Palais des Congrès et des expositions de Milan, 25 novembre 2012.

LA CRISE ET LA PERSONNE

Bernhard Scholz. Notre époque est caractérisée par les difficultés que rencontrent les entreprises ainsi que les œuvres associatives. Tout semble s'écrouler comme s'il s'agissait d'un tremblement de terre. Lors de notre dernière assemblée, nous avons redécouvert comment être libres et non pas esclaves des circonstances. Nous avons également vu comment vivre avec cette capacité constructive dont vous avez été nombreux à témoigner. Aujourd'hui, nous naviguons à « contre-courant » : qu'est-ce qui peut nous aider à avoir de l'audace et du réalisme ?

Julián Carrón. C'est avec une émotion contenue que j'ai accepté l'invitation de mes amis pour m'adresser à vous qui êtes les vrais protagonistes dans ce tremblement de terre. Le but est de vous aider à prendre davantage conscience que chacun de vous, qu'il soit entrepreneur ou quel que soit son niveau de responsabilité dans l'entreprise, est une personne. On pourrait croire que je cherche à réinventer l'eau chaude, mais cela ne me paraît pas si banal que ça. De fait, il s'agit de quelque chose que tout le monde donne pour acquis, réduisant la personne à ses capacités. Mais la personne est une. Dire que l'entrepreneur est une personne signifie qu'avant toute autre chose il a besoin d'une consistance personnelle, consistance sans laquelle tout le reste s'avèrerait insuffisant, en commençant par ses compétences. Aujourd'hui, et c'est une évidence, ce tremblement de terre touche le cœur de notre moi, de notre consistance. En ce sens, la crise peut être une occasion précieuse pour découvrir la vérité de soi, pour découvrir où se trouve notre consistance, et ainsi jeter les bases adéquates pour affronter cette situation, pour affronter le défi



qui nous fait face et qui n'est jamais détaché de l'exercice de notre profession.

Mais qu'est-ce que le moi pour chacun d'entre nous ? Le génie de Dante nous vient en aide : « Chacun confusément conçoit un bien où l'âme se repose et le désire ; et chacun s'efforce de l'atteindre » [Dante, *Purgatoire*, Chant XVII, v. 127-129, (traduction Lamennais, *ndt*)]. Un moi ainsi constitué, avec ce désir d'un bien qui le constitue, où peut-il trouver sa consistance pour résister à ce tremblement de terre ? Tel est le véritable défi de la circonstance qui se trouve face à nous. Les opinions ne suffisent pas pour obtenir une réponse, ni les interprétations ou les bavardages inutiles. Il faut

que chacun regarde dans son expérience (ou dans celle d'autrui) ce qui a la consistance nécessaire pour le maintenir debout. Saint Thomas nous fournit le critère de la consistance : « La vie de l'homme consiste en l'affection qui le soutient principalement et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction » (cf.

saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa-IIae, q. 179, a.1 c). Par conséquent, pour avoir une consistance, il faut trouver cette affection capable de soutenir la vie, justement parce qu'elle s'appuie sur sa propre satisfaction.

C'est à ce niveau-là qu'en tant que chrétiens nous pouvons offrir notre simple contribution : en étant les premiers à accepter la vérification de la foi dans les circonstances quotidiennes. En effet, seul celui qui a fait cette vérification peut fournir la confirmation que seul le Christ, présent dans l'Église, correspond aux exigences constitutives du cœur de l'homme, comme l'a rappelé Benoît XVI mercredi dernier : « Seul le Christ satisfait les désirs de vérité et de bien (dont parle Dante) enracinés dans l'âme de chaque homme » (Benoît XVI, *Audience générale*, mercredi 21 novembre 2012).

Par conséquent, seul le Christ garantit une satisfaction telle qu'elle engendre une affection capable de soutenir la vie en toute éventualité, se révélant être une planche de salut sûre au milieu du tremblement de terre. C'est là que l'on voit si le défi de la circonstance a fait mûrir en nous une certitude qui nous permet d'offrir aux hommes, nos frères, un point d'appui sûr. Seul le Christ peut être le fondement adéquat d'une amitié comme la vôtre, qui agit. En effet, ce n'est qu'avec la compagnie de véritables amis que vous serez capables de regarder la réalité de l'entreprise en toute vérité, sans être pris d'une peur qui vous empêcherait de reconnaître comment sont les choses ; c'est l'unique condition pour pouvoir affronter n'importe quelle possibilité de succès : une compagnie d'amis qui vous porte à regarder tous les signes de la situation dans laquelle chacun de vous se trouve, sans censurer personne ; une compagnie qui vous encourage et vous soutient dans la disponibilité à reconnaître et à obéir à l'indication de tout ce qu'il faut changer ; une compagnie qui vous suggère et vous aide à avoir l'audace de prendre des décisions – même risquées – qui soient plus adéquates pour affronter les défis.

Tout, si cela est confirmé dans l'expérience, vous fera découvrir la valeur la plus précieuse de votre amitié : celle d'être soutenu par un regard plus vrai sur le réel. En comparaison, tout autre profit ou avantage ne vaut pas grand-chose, que ce soit en période de tremblement de terre ou non.

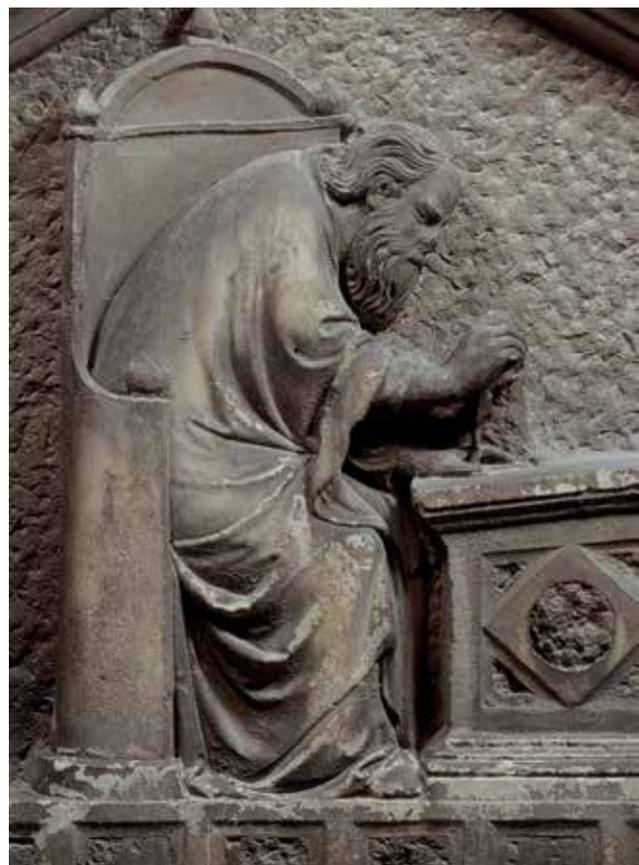
Saint Thomas a très bien saisi la nature du défi : « La nature fait surgir la crainte de la mort, et la grâce fait naître l'audace » (saint Thomas d'Aquin, *Super Secundam ad Corinthios*, 5, 2). Ce sont les mots que vous avez choisi pour le titre de cette rencontre. « L'expression "la nature fait surgir la crainte de la mort, et la grâce fait naître l'audace" signifie qu'une présence différente de nous fait surgir en nous l'audace » (L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Ed. Il Sabato, Roma 1993, p. 308). Je ne pourrais avoir l'audace dont j'ai besoin que si je suis disposé à appuyer toute chose sur cette présence, sur cette compagnie vraie qui m'offre le point d'appui pour tout risquer. « C'est pourquoi, disait don Giussani, *la Navigation* d'Andrea Pisano (une petite sculpture [...]) représente l'emblème de l'audace. On y voit deux disciples qui, fendant les

eaux, rament vers l'autre rive, aussi tendus que calmes et sûrs d'eux ; derrière eux se tient Jésus. En effet, le chemin, le passage, la traversée vers le destin ne deviennent possibles que lorsqu'il y a une présence. Si nous devons rester seuls, notre regard se brouillerait et nous nous arrêterions aussitôt. Le chemin devient simple s'il y a une présence, c'est-à-dire – prononçons le mot – s'il y a une compagnie » (*ibidem*).

L'ORIGINE ET L'ŒUVRE

Scholz. De nombreuses entreprises associées à la Compagnie des Œuvres voient le jour grâce à des personnes qui appartiennent à l'expérience chrétienne, souvent dans le mouvement Communion et Libération. Comment cette origine se reflète-t-elle dans l'œuvre ? Comment se reflète-t-elle dans l'entreprise ?

Carrón. Je te remercie pour cette question, parce qu'en cette période, il est particulièrement urgent de préciser quel est le rapport entre le »



L'architecture. À gauche, L'art de construire.



L'agriculture. À droite, L'art du tissage.

» mouvement Communion et Libération et les œuvres créées par des personnes éduquées par le mouvement.

1) **Le but du mouvement Communion et Libération est éducatif** : éduquer des personnes pour que, en assumant leur responsabilité, elles puissent ensuite prendre l'initiative de créer une œuvre ; il s'agit d'une responsabilité entièrement confiée à un adulte. Le mouvement n'entre pas dans la gestion de l'œuvre, sinon cela signifierait que le mouvement est incapable d'engendrer des adultes qui puissent prendre en charge leur propre responsabilité, et ce serait l'échec complet de l'expérience d'un mouvement comme le nôtre. Toutefois, cela ne veut pas dire que le mouvement se désintéresse des œuvres, bien sûr que non. Le mouvement s'y intéresse, et il est présent en accomplissant son devoir, à savoir qu'il fait naître l'adulte. Don Giussani était tellement convaincu que le mouvement pouvait engendrer des sujets adultes, qu'il a laissé entièrement entre les mains des personnes la responsabilité de l'œuvre

qu'elles créaient ; il n'a pas envisagé la nécessité d'un « gardien » pour surveiller les personnes. Il a misé et tout « risqué » sur la conscience de la responsabilité des adultes.

2) **L'œuvre appartient entièrement à celui qui l'a créé, et par conséquent, elle n'appartient pas au mouvement.** Le mouvement n'a pas d'œuvre en dehors de l'Institut du Sacré-Cœur que don Giussani a souhaité comme un exemple pour tous les milieux éducatifs. Ainsi, aucune autre œuvre n'est sous la responsabilité directe du mouvement. Le mouvement ne fait pas partie du conseil d'administration de telle ou telle autre œuvre, et donc, comme il n'en fait pas partie, il n'y assume aucune responsabilité de décision qui relève d'un conseil d'administration. Il me semble que c'est suffisamment clair.

Toutes les personnes qui, en tant qu'adultes, décident de donner leur vie pour une œuvre, doivent avoir la connaissance et la conscience de leur responsabilité totale envers l'œuvre. Et cela est particulièrement important, car

cette conscience est parfois absente. Ainsi, il peut arriver que certaines personnes laissent les choses se passer, alors qu'il serait judicieux d'intervenir, plutôt que d'en assumer la responsabilité, en adulte. Si tout le monde avait vraiment conscience de ses propres responsabilités, certaines choses ne se produiraient pas. Il s'agit d'un appel à la responsabilité personnelle en tant qu'adulte, et par conséquent le défi à relever est de grandir dans cette conscience, de manière à gérer les œuvres dans lesquelles nous sommes engagés. Le fait d'assumer ainsi la responsabilité fait partie de la croissance d'un sujet, et c'est ce que nous souhaitons à tout le monde. C'est cela la responsabilité du laïc que l'Église veut voir assumer par tout un chacun, de manière à ce que l'on puisse témoigner, dans toutes les choses que l'on fait, de l'entière nouveauté de la vie chrétienne, de toute la nouveauté qui naît de la créature nouvelle.

Par conséquent, il me semble qu'il y a beaucoup de chemin à faire, pas parce qu'il n'y a pas assez d'expériences étonnantes parmi vous, mais parce qu'il faut apprendre de ce qui arrive, il faut apprendre des possibles défaillances qui peuvent apparaître dans les œuvres, de manière à prendre conscience et à éviter les erreurs ou les risques que l'on doit très souvent affronter.

La capacité d'un adulte – qui participe à l'expérience de Communion et Libération – de créer des œuvres est un signe de la vivacité du mouvement, de son énergie éducative, qui engendre des personnes sensibles aux besoins des autres et capables de se mettre ensemble pour réaliser des initiatives, des œuvres qui constituent des réponses adéquates aux différents

besoins. Nous ne renoncerons jamais à cela. Combien de fois suis-je resté sans voix face à tant de créativité, d'initiative et de générosité ! C'est le fruit de l'éducation reçue dans le mouvement Communion et Libération. C'est une très belle chose qui témoigne de la capacité de la foi à engendrer des sujets capables de devenir des protagonistes dans la réalisation des œuvres. Une telle richesse d'initiatives est un fait, une donnée évidente pour tous, et elle ne peut pas être mise en cause par les limites de chacun ou les erreurs que n'importe qui peut commettre. Au contraire, reconnaître les erreurs, présenter des excuses et se



corriger, représentent la possibilité de reprendre conscience de sa responsabilité pour les œuvres dans lesquelles on s'engage. On ne peut pas mettre en péril de telles richesses par manque de responsabilité personnelle.

Outre le réalisme et la prudence qu'il y a en réalisant les œuvres que Dieu permet, faire resplendir en elles leur diversité fait partie de cette responsabilité, comme par exemple dans la manière de traiter le personnel, de se comporter avec les clients et les fournisseurs. Ces signes semblent presque banals, mais nous savons tous qu'ils « crient » la différence d'une œuvre.

Cependant, avant de terminer sur ce sujet, je voudrais profiter de cette occasion pour dire une chose concernant la CdO, qui est très souvent présentée par la presse comme le « bras économique » de CL, et porte à penser que CL dépend économiquement de la CdO. Ce n'est »

» absolument pas la réalité, c'est même très loin de la réalité.

Depuis le commencement, le mouvement a vécu exclusivement grâce aux sacrifices économiques des personnes qui y adhèrent. Celui qui appartient au mouvement s'engage à participer mensuellement à ce que l'on appelle « le fonds commun », une cotisation librement déterminée. Don Giussani l'a toujours défini comme un geste éducatif à une conception de mise en communion de ce que l'on possède, avec la conscience de la pauvreté comme vertu évangélique, ainsi que

comme un geste de reconnaissance pour ce qui est vécu dans le mouvement. Pour cette raison éducative dont nous avons parlé, ce n'est pas le montant de la cotisation que chacun verse qui est important, mais le sérieux avec lequel on demeure fidèle à l'engagement que l'on prend.

Pour soutenir la vie de notre communauté en Italie et dans le monde, et pour soutenir les œuvres caritatives, missionnaires et culturelles, le mouvement *Communione e Liberazione* n'a besoin de rien d'autre ; et c'est pour cela que nous sommes libres de tout et de tous dans le déroulement de notre devoir en tant que mouvement.

LA RESPONSABILITÉ

Scholz. Souvent, l'appartenance à l'Église, ou à un mouvement ecclésial, est perçue comme une limite à la responsabilité personnelle, tandis que toi, tu insistes sur le fait qu'une telle

appartenance favorise la prise de responsabilité. En quoi consiste ce développement de la responsabilité à travers une appartenance ?

Carrón. Tout dépend de la façon dont on conçoit le lien entre appartenance et responsabilité. Il y a des formes d'appartenance qui se substituent au sujet au lieu de l'aider à mûrir, à croître en responsabilité, comme si l'appartenance à un certain groupe pouvait épargner le risque d'une responsabilité personnelle et justifier a priori un comportement. Il y a, au contraire, une appartenance

qui engendre la personne dans sa responsabilité, dans sa liberté, dans ses initiatives. De fait, elle réveille toutes les énergies cachées du sujet.

Don Giussani disait : « La dimension communautaire ne se substitue pas à la liberté, ne se substitue pas à l'énergie et à la décision personnelle, mais est la condition qui leur permet de s'affirmer.

Si je mets une graine de hêtre sur la table, même après mille ans (à supposer que tout reste tel quel), rien ne sera développé. Si je prends cette graine et la mets dans la terre, elle deviendra une plante. L'humus ne remplace pas l'énergie irréductible, la "personnalité" incommunicable de la graine, mais il est la condition pour que la graine grandisse.

La communauté est la dimension et la condition pour que la graine humaine donne son fruit. Pour cette raison, la vraie persécution, la plus intelligente, est celle qu'utilise le monde moderne, et non celle qu'a utilisée Néron dans ses arènes. La vraie persécution, ce n'est pas les arènes, ni même les camps de concentration. La persécution la plus acharnée est celle de l'obstacle





La médecine. À gauche, La loi.

que l'État essaie d'ériger contre l'expression de la dimension communautaire du phénomène religieux.

Ainsi, pour l'État moderne, l'homme peut croire en conscience tout ce qu'il veut, tant que le contenu de cette foi n'implique pas que tous les croyants soient une seule chose, et donc qu'ils aient le droit de vivre et d'exprimer cette réalité. Empêcher l'expression communautaire, c'est comme couper l'alimentation d'une plante à la racine, elle en meurt peu après » (L. Giussani, *Le Sens Religieux*, éd. Le Cerf, Paris, 2003, pp. 192-193). Il me semble que, parmi nous, nous avons de nombreux exemples de ce qui arrive quand on empêche cette possibilité, cette expression communautaire décisive pour que la personne grandisse.

Le test de l'appartenance est la capacité que nous avons de faire fructifier la graine, c'est-à-dire d'engendrer des adultes capables de rester dans le réel, de juger, de comprendre la réalité, d'être disponibles à écouter cette réalité. À ce stade, les affirmations de principe ne suffisent pas. Il faut des témoignages illustrant l'épanouissement des personnes dans

l'appartenance, et que l'appartenance engendre les personnes.

Scholz. Il existe des personnes qui ont reçu le don de créer des œuvres et des entreprises avec leurs talents et leur tempérament. Elles se sont mises personnellement en jeu, elles ont assumé leur propre responsabilité. Cependant, dans certains cas, cet engagement personnel est devenu un personnalisme (compris comme poursuite d'intérêts personnels, *ndt*), une concentration sur soi, avec une relativisation des critères objectifs. Ce personnalisme se manifeste y compris dans les difficultés inhérentes au passage générationnel. D'où vient ce personnalisme et quel serait le chemin pour une réelle valorisation de la personne responsable ?

Carrón. Le personnalisme est une tentative erronée de résoudre le problème de la vie, d'atteindre l'accomplissement pour lequel il vaut la peine de vivre. Il est dommage que cette tentative naisse de l'incapacité à comprendre la nature du moi, et du fait de ne pas trouver de réponse ►►

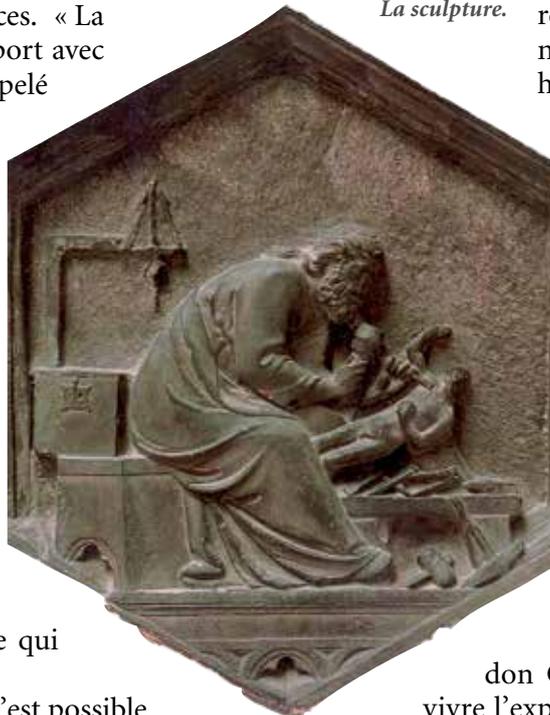
» adéquate à ses exigences. « La nature de l'homme est rapport avec l'infini » avons-nous rappelé lors du dernier Meeting. Si nous ne réalisons pas que nous sommes « faits pour l'infini », nous cherchons, consciemment ou non, à répondre à notre besoin humain avec une « concentration sur soi » – comme tu le disais – qui ne pourra jamais satisfaire le désir d'infini qui nous constitue. En dehors du fait que le personnalisme est une erreur, il ne répond en rien à l'exigence qui l'engendre.

Mais ce personnalisme n'est possible qu'avec la complicité de tous ceux qui pensent résoudre la question de leur vie en déchargeant leur propre responsabilité sur celui qui exerce ce personnalisme, le « responsable ». Nous pouvons tous être complices de ce personnalisme. Alors « la relation avec le responsable, qui est suivi en tant que chef de l'organisation – organisation sur laquelle repose tous les espoirs, dont on prétend qu'elle réalise nos projets – tend à s'enfermer exclusivement dans une dépendance individualiste.

L'obéissance qui s'instaure est une obéissance à l'organisation dont le responsable est le point crucial, le gardien ; la créativité de la personne est alors effacée, car tout est établi et défini par la structure à laquelle on adhère, tout devient schéma » (L. Giussani, *Il rischio educativo*, SEI, Torino 1995, p. 63).

Comment sort-on de ce personnalisme ?

On se sort du personnalisme comme on le fait de n'importe quelle autre idéologie : en trouvant une présence tellement vraie qu'elle nous provoque par la promesse d'accomplissement que son existence nous impose. Seul celui qui se



La sculpture.

rend bien compte de la véritable nature de son besoin d'être humain, peut comprendre que la réponse se trouve dans la suite de cette présence qui nous provoque par la promesse qu'elle contient. Toutefois, la clé est dans la conception même de la suite du Christ. Elle ne peut pas se concevoir comme étant le fait de suivre un ordre émis par le « responsable » sur qui j'ai déchargé ma propre responsabilité, avec l'espoir qu'il résolve la question de ma vie.

« La suite du Christ – disait don Giussani – est le désir de revivre l'expérience de la personne qui t'a provoqué et te provoque par sa présence dans la vie de la communauté. C'est tendre à devenir comme cette personne, non pas dans le concret de ses limites, mais dans les valeurs qu'elle se donne, et également dans ce qui rachète, au fond, son visage d'homme pauvre. C'est le désir de participer à la vie de cette personne dans la mesure

où elle t'a apporté quelque chose d'autre, cet Autre à qui tu te dévoues, auquel tu aspirés, auquel tu veux adhérer sur ce chemin » (*ibidem*, p. 64).

Seul quelqu'un engagé à revivre l'expérience de la personne qui l'a provoqué, peut arriver à l'Autre, à Celui en qui se trouve ce à quoi on aspire : n'ayant plus besoin de tout focaliser sur soi, d'attirer tout le monde à soi, on peut finalement se libérer de tout personnalisme.

Seul un tel homme peut susciter en l'autre le désir de suivre, de s'impliquer ; et en agissant ainsi, il aide ses collaborateurs à devenir eux-mêmes en les mettant en condition d'offrir leur propre contribution à l'œuvre commune. De cette façon, toutes les ressources humaines sont mises au service de l'œuvre. **T**

Seul celui qui se rend bien compte de la véritable nature de son besoin d'être humain, peut comprendre que la réponse se trouve dans la suite de cette présence qui nous provoque par la promesse qu'elle contient.